La famille, le "patron" et les voisins: conflits et arrangements autour de l'eau dans les Andes colombiennes

Félicie Drouilleau

▶ **To cite this version:**

Félicie Drouilleau. La famille, le "patron" et les voisins: conflits et arrangements autour de l'eau dans les Andes colombiennes. Alexandra Angéliaume-Descamps, Elcy Corrales, Javier Ramirez, Jean-Christian Tulet. La petite agriculture familiale des Hautes Terres Tropicales: Colombie, Mexique, Venezuela, L'Harmattan, pp.153-170, 2014, 978-2-343-03077-7. halshs-02488932

HAL Id: halshs-02488932
https://shs.hal.science/halshs-02488932

Submitted on 6 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La famille, le « patron » et les voisins:
conflits et arrangements autour de l'eau dans les Andes colombiennes

Félicie Drouilleau
Post-doctorante E.N.T.P.E., Université de Lyon
Chercheuse associée au LISST-Centre d'Anthropologie Sociale, Université de Toulouse

Les hautes terres tropicales sont le théâtre, un peu partout dans le monde, de transformations d'une agriculture de plus en plus intensive (Tulet, 2009). Moins spectaculaire que celle des basses terres en ce qu'elle n'implique pas de mondialisation des échanges, cette agriculture des hautes terres tropicales est destinée avant tout au marché interne (national ou régional). Pour Jean-Christian Tulet « l'introduction de [...] nouvelles activités s'accompagne d'un bouleversement dans les pratiques culturales, avec probablement à terme […] des tensions au niveau de l'utilisation des ressources (terres disponibles, eau) et l'émergence ou l'amplification de problèmes environnementaux. » (Tulet, 2009, p. 277) Alexandra Angéliaume-Descamps et Jajaira Oballos (2009) ont montré que la mise en place de l'irrigation et l'arrivée du maraîchage ont provoqué, dans les hautes vallées, une véritable « révolution » - révolution qui n'a pas été sans conséquences sur l'environnement. La très grande pression sur le régime hydrique, dans les Andes vénézuéliennes notamment, a entraîné un vieillissement et une dégradation rapide des tuyaux utilisés, la rouille et des affaissements de terrain, qui ont rendu irréguliers les approvisionnement en eau. Par ailleurs, des parcelles déjà très petites ont été morcelées par les héritages, les petits paysans tentant d'en maximiser la productivité par l'irrigation (Angéliaume-Descamps et Oballos, 2009). Des pollutions apparaissent alors et les sources se tarissent.

Dans les Andes colombiennes, cette agriculture des hautes terres est essentiellement de type familial bien qu'étroitement intégrée au marché local. Au début du XX^{e} siècle, la légitimité des *haciendas* des montagnes andines a été questionnée par les mouvements agraires, phénomène qui s'est reproduit dans les années 1960-1970. Sur les terres des anciennes *haciendas*, où prédominaient jusqu'alors des relations de métayage, sont apparues de nouvelles formes d'appropriation sociale et économique de l'espace rural : la production familiale indépendante (Forero, 2009) Cette agriculture familiale a parfois tous les traits de la petite entreprise capitaliste, expression d'un « capitalisme rural » distinct du « capitalisme agraire » de type agro-industriel. Un tel capitalisme rural a vu le jour en raison des transformations agricoles évoquées précédemment et dans lesquelles l'irrigation a un rôle central. En effet, à Fómeque, qui sera notre zone d'étude, la mise en place de cultures de tomates sous serre a contribué à augmenter singulièrement la production mais a également impliqué une irrigation intensive. Jaime Forero *et al*. (2002) ont montré l'impact écologique négatif des petites exploitations familiales de Fómeque sur le régime hydrique. Et, la question d'une bonne gestion de l'eau, qui aurait un effet positif ou nul sur les ressources de la région, reste entière.

Cette bonne gestion de l'eau dépend pour partie, voire entièrement, des relations sociales en jeu. La question sociale est cependant souvent ignorée par les études en géographie physique et économie précédemment citées. Or, la « pression sur le régime hydrique » n'a pas simplement des conséquences environnementales mais également sur les rapports sociaux, entraînant des conflits sans fin et des arrangements originaux, témoins de la créativité de ces acteurs sociaux que sont les petits paysans andins. Nous voudrions, en tant que socio-anthropologue, rendre compte des conflits autour de l'eau dans les hautes montagnes colombiennes. Nous présenterons dans une première partie, le contexte de la recherche : la famille andine colombienne ainsi que les spécificités des cultures et de l'irrigation à Fómeque – lieu de notre enquête ; puis, dans une deuxième partie, nous

aborderons quelques éléments de méthode, celle d'une étude exploratoire dans le contexte d'une recherche longitudinale ; enfin nous nous attacherons à comprendre les enjeux sous-jacents à de tels conflits et leurs implications socio-économiques.

Fómeque : une agriculture maraîchère de type familial

La famille du paysan cundiboyacense

Le haut plateau andin qui recouvre les départements de Boyacá et Cundinamarca (dit c*undiboyacense*) est souvent considéré comme un tout, relativement homogène, notamment en ce qui concerne la composition de sa population rurale. L'unité de production de base est la famille et les parcelles sont petites, de type *minifundio*. Les relations de production les plus fréquentes sont le métayage (*aparcería* et *empeño*), le travail comme journalier (*jornalero*), l'échange de services (*mano vuelta*) et la location de terres (*arrendamiento*) (Cárdenas Támara, 1994). Cependant, il existe également des grandes propriétés ou *haciendas* qui emploient pour leurs cultures des petits paysans. Pour des raisons environnementales, économiques, politiques et culturelles, l'actuel système productif n'est pas capable d'assimiler tous les membres de la famille paysanne. Nombreux sont ceux qui se voient donc dans l'obligation de migrer vers Bogotá ou d'autres grandes villes environnantes, voire à l'international (Venezuela). Par ailleurs, ces dernières décennies ont vu le taux de fécondité des femmes diminuer considérablement, tandis que la proportion d'enfants scolarisés augmentait, de la même manière que dans les villes. Selon Felipe Cárdenas Támara (1994), on observe ainsi un processus d'homogénéisation culturelle entre ville et campagne, lié en partie aux migrations vers les zones urbaines qui ont cours depuis une quarantaine d'années.

La famille andine colombienne est caractérisée par sa double origine : indigène et hispanique. Aujourd'hui, métissée et acculturée la population andine est considérée en Colombie comme dominant le reste du pays, en raison, notamment de la suprématie progressive, tout au long du XX^{e} siècle, de Bogotá sur le reste du pays (Gouëset, 1998). Le mythe de la citoyenneté a souvent gommé les inégalités ethniques qui peuvent exister en Colombie (Cunin, 2004). Pourtant, tout au long de l'époque coloniale, les stratifications sociales s'exprimaient par des hiérarchies raciales. Aujourd'hui, le terme euphémique *« moreno »* (brun) sert de marqueur social pour désigner plus « noir » que soit. Ce terme peut tout aussi bien s'appliquer à ceux que l'on nomme dorénavant « afrocolombiens », aux populations dites « indigènes » ou à ceux que j'ai catégorisé comme « métis andins ». Cette division floue a été tranchée par la Constitution de 1991, qui reconnaît l'existence de droits spécifiques pour les populations afrocolombiennes et indigènes. Pourtant, l'ensemble « métis » reste toujours aussi englobant, mouvant, et marqué par la différenciation des corps. Ainsi, l'anthropologue Virginia Gutiérrez de Pineda (1975) n'a pas caractérisé la famille colombienne en fonction de supposées spécificités ethniques, mais elle a bien plutôt défini des complexes culturels géographiquement déterminés.

Le « complexe andin des hautes montagnes », se caractérise par la forte influence de l'église et la prédominance du mariage. La culture hispanique a laissé dans cette région sa marque indélébile, et son modèle familial patriarcal perdure ainsi que la hiérarchisation chronologique et par sexe de la fratrie et l'héritage du fils aîné (Wanter, 1992). Par ailleurs, cette forme patriarcale appuyée entraîne un certain nombre de violences faites aux femmes. L'exercice de l'autorité masculine s'accompagne presque toujours de l'usage de la force ou de paroles désobligeantes. De cette manière, les femmes qui ont souffert de mauvais traitements dans les relations à leurs parents s'attendent à être battues lorsqu'elles se marient.

Malgré cette violence dans les rapports domestiques, la famille reste le plus souvent unie

autour de la production ; les divorces et séparations sont peu fréquents. Le modèle de l'agriculture familiale nécessite la présence de tous : enfants, femme, et époux. À Fómeque, cette agriculture familiale s'articule autour de la production maraîchère.

La production maraîchère à Fómeque

Nous présenterons tout d'abord notre zone d'étude : Fómeque, une commune d'environ 15.000 habitants du département de Cundinamarca, située dans les Andes, à l'Est de Bogotá.

Schéma localisation

L'altitude des *veredas* (hameaux) de Fómeque est comprise entre 1600 et 3800 mètres. Cette région était originairement une zone de forêts mais depuis environ une quarantaine d'années, elle approvisionne la capitale en légumes. La « Révolution Verte » s'est appliquée de façon particulièrement forte à ces cultures qui sont produites de manière intensive et avec de nombreux produits chimiques. Les paysans de Fómeque cultivent, par ailleurs, avec une technologie beaucoup moins avancée, des légumes, tubercules et céréales – comme le mais - destinés à leur consommation personnelle (*autoconsumo*). Ils ont aussi quelques animaux (entre un et quatre): vaches, poules et/ou cochon. Les cultures destinées à la vente vers Bogotá sont les suivantes : la tomate cultivée sous serre ainsi que les haricots verts et le concombre (tout deux cultivés sans serre) (Forero *et al.*, 2002).

Photographie de Alexandra Angéliaume-Descamps

Tomates sous serre et concombres *a la intemperie*

Selon nos observations, qui concordent avec celles déjà faites par le groupe de recherche de l'Université Javeriana au début des années 2000, la culture de tomate sous serre serait en pleine expansion, même si elle est parfois limitée par une absence d'accès à l'eau pour l'irrigation ou en raison des coûts élevés qu'elle implique. D'après Jaime Forero *et al.* (2002), ce type de culture est relativement récent dans la région et daterait du début des années 1990.

La production dans la commune de Fómeque est essentiellement de type familial. En effet, ainsi que l'indiquent Jaime Forero *et al.*, même si 50% des terres sont cultivées par des travailleurs salariés, la finalité de ces exploitations reste la reproduction de la famille et l'organisation du travail est étroitement liée aux relations familiales. Les terres cultivées par une même famille (entendu ici au sens de « foyer ») s'étendent sur une surface comprise entre une et cinq *fanegadas* (entre 0,5 et 3 hectares environ)

En ce qui concerne les systèmes de production, les formes de coopération comme la « *mano*

vuelta » ou « *brazada* », à savoir l'échange de main d'œuvre, tend à disparaître, tandis que l'« *asociación* » ou « *compañía* » sont toujours fréquemment utilisées. La *compañía* typique de cette région, est selon Jaime Forero *et al.*, très différente de la *aparcería* traditionelle qui se pratique dans les grandes *haciendas*. Loin d'être une relation inégalitaire entre un *hacendado* propriétaire de terres et un paysan qui n'en dispose pas, la *compañía* mise en oeuvre à Fómeque se rapproche d'une forme d'association entre deux entreprises familiales en vue de diminuer les risques d'un investissement financier lourd. Ainsi, celui qui est nommé à Fómeque, le « patron » apporte la terre (mais pas dans tous les cas) ainsi qu'une partie importante des coûts de productions (comme le plastique pour les serres, les graines, les engrais et autres produits chimiques). Tandis que le « *sembrador* », littéralement le « semeur », paie le reste des frais de production et travaille la terre. Les gains de la récolte sont ensuite divisés en deux entre le « patron » et le « *sembrador* ». Ces « *compañías* » se font souvent entre un père et son fils, ou son gendre mais aussi avec d'autres membres de la famille et/ou avec des voisins. Ainsi que nous le verrons par la suite, l'irrigation met elle aussi en jeu les relations de production, et donc les liens familiaux – de la famille nucléaire bien évidemment, mais aussi élargie.

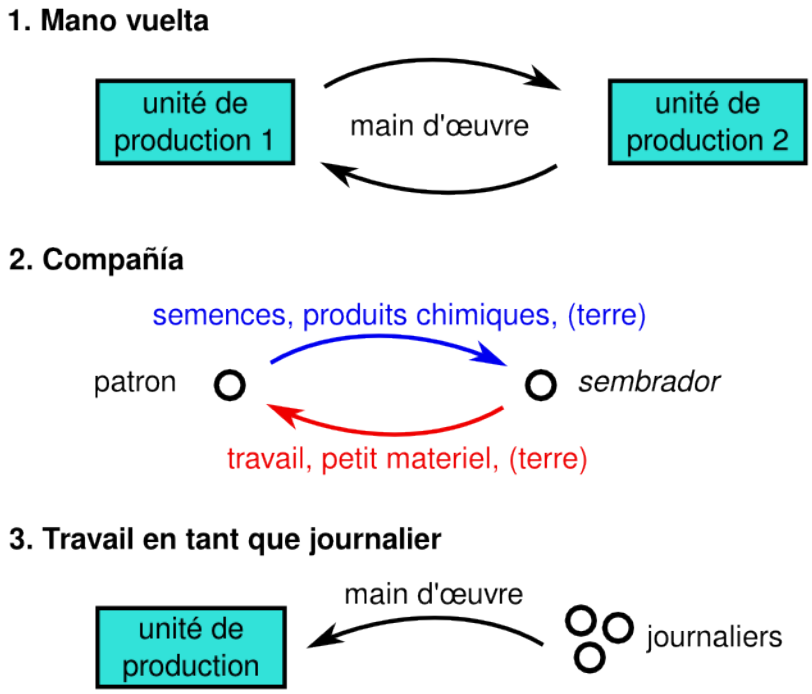

Schéma des relations de production à Fómeque

Les spécificités de l'irrigation dans la vereda *de Susa*

Ainsi que le précisent Alexandra Angéliaume-Descamps et Alvaro Gutiérrez-Malaxechabarría dans cet ouvrage, les systèmes irrigués andins colombiens sont relativement récents. Ils se distinguent de leurs homologues vénézuéliens (Angéliaume-Descamps et Gutiérrez-Malaxechabarría, à paraître ; Angéliaume-Descamps et Oballos, 2009) et péruviens (Aubron, 2005) car ils peuvent sembler au premier abord fonctionner selon une organisation totalement anarchique : aucune gestion communautaire, aucune organisation d'État, rien qu'un système informel d'arrangements, mais aussi d'affrontements entre voisins. Pourtant, l'irrigation dans les fermes andines familiales s'appuie sur la technologie puisque les agriculteurs ont recours à des tuyaux en plastique (*mangueras*) qu'ils utilisent de diverses façons. C'est d'ailleurs l'apparition de ces tuyaux

en plastique qui a été synonyme de la généralisation de l'irrigation et l'intensification des activités agricoles dans le courant des années 1980 à Fómeque.

Dans les Andes colombiennes, l'eau provient de sources exploitées par les propriétaires du terrain et de petits plans d'eau fermés alimentés par les eaux de pluie, ou de cours d'eau situés à plusieurs kilomètres de l'exploitation (Angéliaume-Descamps et Gutiérrez-Malaxechabarría, à paraître). Dans la vereda de *Susa*, le hameau que nous avons plus spécifiquement enquêté, 86 % des terres cultivées sont irriguées (Angéliaume-Descamps et Gutiérrez-Malaxechabarría, à paraître). L'eau est transportée et distribuée principalement par des tuyaux plastiques et en second lieu par des fossés.

L'irrigation au goutte à goutte se fait exclusivement pour certaines cultures comme la tomate sous serre ; l'irrigation par aspersion est à ciel ouvert et est mise en place pour les haricots ; enfin la technique du « *mateo* » consiste à se déplacer de pied en pied avec le tuyau pour arroser chaque plante (le plus souvent des tomates sous serres). Ce dernier système est utilisé pendant les périodes de plus fortes insolations, pour éviter l'effet de loupe que le goutte à goutte peut générer sur la plante.

Photographie de Alexandra Angéliaume-Descamps

Irrigation par goutte à goutte et par *mateo*

Ainsi que nous l'avons précisé précédemment aucune assemblée ou organisation ne gère l'accès et la répartition de l'eau. Des systèmes plus formels existent cependant : dans la *vereda* de Susa l'eau pour l'usage domestique provient d'un aqueduc qui a été mis en place, selon les dire des habitants, il y a une quinzaine d'années. Un projet d'aqueduc pour l'irrigation a été initié il y a douze ou quinze ans. Quelques années avant notre séjour de terrain, de nombreux habitants de la *vereda* avaient participé à sa construction et à la mise en place de tuyaux traversant plusieurs autres hameaux. Ce aqueduc a semble-t-il été « mal tracé », ainsi que l'indiquent les habitants de Susa, et il n'est toujours pas en service. En août 2009, les négociations à son sujet étaient au point mort et rien n'indiquait une reprise prochaine des travaux. L'irrigation des cultures est donc à Fómeque encore très informelle et les solutions pour arroser les plantations sont fortement individualisées. La présence d'une source sur sa propriété, d'un petit ruisseau, voire d'une rivière, est centrale pour avoir

accès à l'eau d'irrigation. En fonction de cet accès ou non à l'eau, la situation des paysans de Susa quant à l'irrigation est très hétérogène.

Une étude exploratoire dans un contexte de recherche longitudinale

Les analyses présentées dans cet article sont le résultat d'une mission d'un mois menée en août 2009 en Colombie dans le cadre du projet ECOS-*Nord* intitulé : « Les relations entre systèmes de production et écosystèmes dans les Andes colombiennes », programme de coopération franco-colombien entre l'université de Toulouse Le Mirail et l'université Javeriana de Bogotá. Cette mission courte prenait tout son sens dans la complémentarité avec le travail passé et présent de la *Facultad de Estudios Ambientales y Rurales* de l'université Javeriana. En effet, dans cette faculté différents chercheurs et étudiants ont enquêté sur Fómeque depuis le milieu des années 1990 (Forero *et al.*, 2002 ; Torres Guevara, 2002 ; Gutiérrez-Malaxechabarría, 2011 ; Gutiérrez-Malaxechabarría, Prime et Revillon, à paraître ; Angéliaume-Descamps et Gutiérrez-Malaxechabarría, à paraître). La connaissance de la zone est ainsi très bonne, et les contacts avec les paysans déjà amorcés. De cette manière, nous avons pu faire notre travail de terrain en collaboration avec Alvaro Gutiérrez-Malaxechabarría, étudiant de doctorat à la *Facultad de Estudios Ambientales y Rurales* de l'université Javeriana. Les paysans ont été rencontrés par le biais d'un ancien habitant de la *vereda* de Susa qui avait travaillé comme laborantin à Bogotá et passait sa retraite dans sa maison des environs de Fómeque.

Par ailleurs, nous disposions déjà d'une expérience de terrain en Colombie puisque nous avons conclu en 2011 une thèse de doctorat sur les employées domestiques de Bogotá. Dans ce cadre, nous avons passé 13 mois et demi dans la capitale colombienne. Les femmes interviewées étaient souvent issues du haut plateau *cundiboyacense*, d'où notre intérêt pour le programme de recherche ECOS-*Nord* qui prévoyait de faire une recherche coopérative sur cette zone.

Pour cette mission courte, nous avons fait quelques observations de terrain retranscrites dans un journal ainsi que des entretiens semi-directifs longs avec six personnes qui représentaient six foyers productifs autonomes. Trois d'entre eux étaient parents : nous avons ainsi rencontré une grand-mère, sa belle-fille et l'oncle de cette belle fille, tous liés soit par un système d'association, soit car ils travaillaient « *mano vuelta* ». Nous avons également interviewé deux cousins qui n'avaient aucun lien productif entre eux si ce n'est le travail comme *jornal* des enfants d'un cousin dans la propriété de leur grand oncle.

Voyons dès à présent les différents problèmes auxquels sont confrontés ces six foyers productifs pour irriguer leurs cultures.

Les conflits et leurs résolutions

Le manque d'eau chronique dans la vereda de Susa: « été » versus « hiver »

Quelque soit l'accès à l'eau des petits producteurs de la *vereda* de Susa, le contraste entre une situation de relatif équilibre en « hiver » et un manque chronique d'eau en « été » revient constamment dans les discours des paysans interrogés. En pays tropical, cette division entre hiver et été ne peut cesser de surprendre. L'« hiver » désigne en fait les périodes pluvieuses, et l'« été » les périodes plus pauvres en eau. Il ne s'agit cependant pas de saison sèche ou de saison des pluies, car ces périodes peuvent varier en fonction des années. Cette grande variabilité du temps est traditionnellement appréhendée à l'aide des *cañuelas*, ainsi que l'explique Adriana: « le premier janvier... enfin le temps qu'il fait le premier janvier, c'est comme ça que sera le mois, le deuxième

jour en février, le troisième jour en mars... c'est comme ça ».

Par ailleurs, les cultures « *a la intemperie* » – à l'air libre - et en « *invernadero* » – sous serre - ne demandent pas les mêmes quantités d'eau. Les tomates sous serre, en effet, requièrent une irrigation permanente et impliquent donc une plus grande pression sur le réseau hydrique partagé par les différents paysans ; tandis que la production à l'air libre dépend plus directement de la pluviométrie, et donc des périodes sèches et arrosées.

Les familles qui n'ont pas d'accès à l'eau sur leur propriété n'ont ainsi parfois d'autres choix que de planter « *a la intemperie* », afin de profiter de l'eau de pluie des périodes « hivernales ». Ainsi, Adriana et son compagnon cultivent plusieurs lots en *compañía* avec leurs parents respectifs, et un seul sur leur propre terre. Âgés d'une trentaine d'années, ils se sont installés dans la maison des beaux-parents d'Adriana depuis deux ans. Mais, le léger tremblement de terre qui a eu lieu quelques mois auparavant a asséché le petit ruisseau qui traversait leur propriété. Il est alors « presque impossible d'irriguer », et ils ne peuvent « semer qu'en hiver », « *a la intemperie* » bien évidemment.

Pour Joseph, l'oncle d'Adriana, la situation est plutôt inversée. Il dispose pour sa part de ressources en eau puisqu'un petit ruisseau traverse sa propriété. Mais, il évite de cultiver en hiver, car c'est « délicat ». En effet, il n'a pas assez d'argent pour produire des tomates sous serre et ne souhaite pas renouveler ses expériences de *compañía*. Il plante donc à l'air libre, mais simplement en « été », car l' « hiver » il travaille comme « *jornalero* » chez des voisins qui ont des serres.

Toutefois, les agriculteurs qui produisent sous serres ne sont pas protégés des variations « saisonnières ». En effet, en « été », tous les producteurs ayant un accès à l'eau irriguent, qu'ils travaillent sous serre ou à l'air libre. Or, ils utilisent le même réseau hydrique ainsi que nous l'avons précisé plus haut. Les petits ruisseaux ont ainsi tendance à s'assécher provocant une véritable « guerre des *mangueras* » (guerre des tuyaux).

Lena a 42 ans, elle est mariée et vit avec son conjoint et deux de ses cinq enfants dans une maison construite sur un terrain cédé par ses beaux-parents. Elle cultive avec son mari des tomates sous serres ainsi que des haricots et concombres « *a la intemperie* ». Leur propriété est traversée par un rû qui vient « d'en haut ». Par le biais de tuyaux, ils peuvent arroser à la main les tomates sous serre et donner à boire aux animaux. Mais précise Lena « en été », ses voisins ne laissent presque pas « descendre » l'eau. « C'est seulement en été, car en hiver ils la prennent pas! », explique-t-elle, «[en hiver], il y a de l'eau pour tout le monde ».

Santiago, pour sa part, a 35 ans et deux enfants. Il cultive uniquement des tomates sous serres sur la propriété de sa mère, avec qui il travaille en *asociación*. De son vivant, son père avait construit une citerne (*un tanque*) pour retenir l'eau en période « estivale », car nous dit Santiago, « en été, il y a très peu d'eau, à peine pour ce terrain là ». Ainsi cette citerne est-elle là pour récupérer le peu d'eau qui descend. Mais, explique-il, l'« été c'est très pénible » (*pesado*).

Enfin, Cecilia, la belle-mère d'Adriana, loue une propriété avec son mari depuis qu'elle a laissé sa maison à son fils et sa belle-fille. Elle ne cultive qu'une petite partie de ses terres et a des « *sembradores* » sur les parcelles laissées libres. Ces *sembradores* produisent « *a la intemperie* » des haricots, généralement. Ce terrain ne disposant pas d'accès à l'eau, le propriétaire de la ferme a demandé la permission de construire un aqueduc personnel qui va de la rivière jusqu'à ses terres. Un tuyau amène ainsi l'eau jusqu'à une citerne qui permet de la stocker. Lorsqu'il pleut, Cecilia et ses *sembradores* n'ont pas besoin d'irriguer, puisqu'ils plantent « *a la intemperie* ». Mais « quand vient

l'été, (…) il faut arroser les plants ». Et, nous dit Cecilia : « oui je crois qu'en été, comme tout le monde a besoin de l'eau alors... ils commencent à enlever l'eau, à couper les tuyaux. » Ainsi, avec l'« été » commence une « guerre de l'eau » entre voisins, où « ceux d'en bas » affrontent « ceux d'en haut ».

Ceux d'en haut contre ceux d'en bas

Les ruisseaux de la *vereda* de Susa font partie du bassin hydrologique de la rivière la Quebrada Negra. Souvent les paysans disent qu'un ruisseau « descend » sur leur propriété. Et effectivement, les pentes très prononcées sur lesquelles sont situées les fermes de la *vereda* confirment ce mouvement. L'eau d'irrigation, qui est ensuite récupérée à l'aide de tuyaux, vient d'« en haut » (*viene de arriba*) et descend vers « en bas » (*abajo*). Les conflits avec le voisinage au sujet de l'eau reprennent souvent cette dichotomie haut/bas, selon un mécanisme commun dans les Andes (Aubron, 2005). Puisqu'aucune régulation n'existe quant à la quantité d'eau que chacun peut récupérer des ruisseaux et rivières, la pénurie est souvent subie par ceux d'« en bas », tandis que ceux d'« en haut » « prennent toute l'eau ».

C'est ce qu'Adriana indique, en expliquant qu'avec ses voisins proches, membres de sa famille, elle n'a pas de problème de répartition d'eau: « Bon entre nous ça va, vous comprenez, mais bien sûr il y en a toujours un en haut pour prendre [l'eau]. Ou un en bas qui arrive et qui enlève les tuyaux ». « Ceux d'en haut » mettent donc leur tuyaux et assèchent le ruisseau, tandis que « ceux d'en bas » tentent de faire couler plus d'eau sur leur propriété en enlevant les *mangueras* de leurs voisins. Une des solutions envisagées par les habitants de la *vereda* consiste à creuser un *pozo* (dans le sens de réservoir), ou se faire installer une citerne (*tanque*) pour stocker le peu d'eau qui ruisselle sur leur terrain, au risque de priver encore plus leurs voisins d'« en bas ».

Ainsi Lena est furieuse contre ses voisins d' « en haut », car « ils ont construit des *pozos* (réservoirs) très profonds avec le tractopelle... Pendant qu'ils se remplissent, l'eau ne descend pas... Ils ont un moteur [pour pomper et arroser] allumé toute la journée, et ils ne laissent pas descendre l'eau! » Lena pense qu'elle devrait faire un « grand puits comme ça et garder l'eau », elle mettrait un moteur et « ne se dispute[rait] plus avec personne! ». Pourtant, cette solution amène avec elle son lot de problèmes, car comme nous l'a dit Cecilia, qui a une citerne (*tanque*) dans la ferme qu'elle loue: « oui il y en a qui enlèvent parfois les tuyaux (…) c'est sûr que c'est les gens d'en bas car il n'y a pas beaucoup d'eau qui descend pour eux ». Par ailleurs, avoir une citerne n'arrange pas tous les conflits, puisque Santiago par exemple qui en dispose sur son terrain, a souvent des difficultés avec son voisin d' « en haut ». Il explique ainsi: « ceux qui plantent en haut, embêtent les petits producteurs. (…) Car ce ruisseau, il ne bénéficie presque qu'aux autres dans la partie d'en haut. » En effet, le ruisseau qui arrive dans sa propriété se sépare en deux avant d'arriver sur son terrain et « quelque fois [les voisins] mettent toute l'eau de leur côté alors on reste sans eau ». Santiago ajoute: « Ils montent et enlèvent l'eau. Ils la mettent toute par là bas. Ceux d'ici n'ont plus d'eau ». Il en veut particulièrement à un voisin « qui voudrait presque prendre toute l'eau pour lui ». Et « lui ça ne l'embête pas de rester toute la nuit à l'endroit où se sépare le ruisseau pour la garder! Si il ne peut pas, il met ses fils en leur disant: « bon gardez moi l'eau! » C'est comme ça que ça se passe ».

Face à ces conflits de voisinage sur la répartition de l'eau, les attitudes peuvent être résignées, comme pour Cecilia qui dit s'armer de « patience » et remettre régulièrement les tuyaux que ses voisins lui coupent ou lui enlèvent. Adriana pour sa part, préfère ne pas avoir d'ennuis avec les autres paysans de la *vereda*. Quand l'eau manque, elle n'enlève pas les *mangueras* mais préfère « attendre » et irriguer la nuit : « la nuit, il y a plus d'eau qui descend ». Et, nous dit-elle, si elle s'aperçoit que ses voisins les plus proches ont choisi d'arroser eux aussi ce jour là, elle ne prendra

l'eau que le lendemain.

Lena « n'aime pas [non plus] les problèmes » et elle « calcule », « pour savoir quand les voisins n'arrosent pas ». Généralement, avec ses fils, elle prend l'eau la nuit entre sept et onze heures du soir: « quand ils ont arrosé, car sinon on perd les plantes! En journée, ils ne laissent pas descendre une goutte d'eau! » Parfois, quand il n'y a vraiment pas d'eau, elle demande à son voisin le plus proche de lui en donner. Elle avouera même avoir utilisé l'eau potable pour donner à boire aux bêtes, un jour de grande pénurie.

Santiago insiste lui aussi sur le fait qu'il faut « prendre les choses avec calme » (*llevar las cosas suave*) et « essayer de ne pas avoir de problème », pourtant il confie être moins conciliant. Ainsi, « quand il n'y a pas beaucoup d'eau comme ça, et bien on va leur prendre l'eau pour qu'il y en ait plus qui descende non? » ou encore : « la nuit, on leur enlève l'eau un petit moment et voilà ». Pour Santiago, « quand il s'agit de l'eau, on n'a plus d'amis dans la *vereda* », « chacun travaille comme ça l'arrange, et si leur voisin arrose aujourd'hui, ils s'en fichent d'aller lui prendre son eau ».

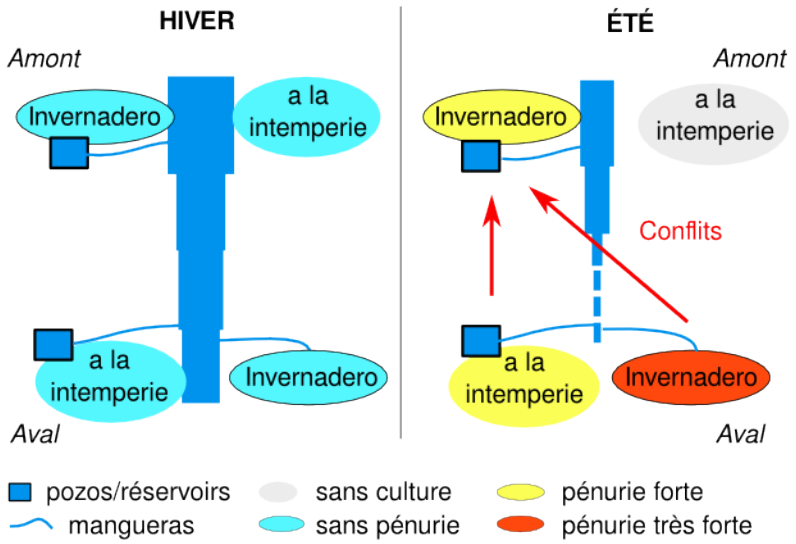

Schéma résumant les conflits autour de l'eau

Pourtant, nous avons rencontré également des cas d'arrangements possibles entre producteurs quant à l'utilisation de l'eau. Ces arrangements sont souvent étroitement liés aux systèmes de production mis en œuvre dans ces propriétés.

Les accords

Comme nous l'avons précisé, les conflits autour de l'eau sont particulièrement intenses pendant les périodes sèches. Mais, il existe également des accords dans la gestion de l'eau et de l'irrigation. Je voudrais présenter ici deux cas d'accords sur une utilisation commune de l'eau. Le premier est celui de Daniel. Daniel a 45 ans, lui et sa femme sont originaires de la *vereda* de Mortiñal; ils vivent avec leurs enfants, dans une maison qu'ils viennent de faire construire dans la *vereda* de Susa. Ils cultivent des tomates sous serres, et des haricots et des concombres « *a la intemperie* ». Daniel n'a pas accès à l'eau sur sa propriété. Une très faible source ne lui permet pas d'arroser ses différentes plantations. Il cultive donc l' « hiver » à l'air libre, mais a choisi d'avoir également un *invernadero*. Pour pouvoir l'irriguer, il a fait creuser un puits (réservoir) au niveau de sa source, et il y récupère l'eau de pluie qui tombe sur son *invernadero*. L'« été » est une période plus critique, et généralement il doit arrêter de cultiver ses terres pour aller travailler sur celles de ses voisins. Une autre option consiste à s'associer avec une personne qui a de l'eau pour planter en *compañía* avec elle. De cette manière, Daniel, qui voulait pouvoir continuer à cultiver ses terres en « été » a un jour été voir son voisin, et lui a demandé de s'associer avec lui, « j'ai la terre et lui il a l'eau », explique-t-il, « alors je lui ai demandé qu'on s'associe. » Les termes du contrat sont les suivants: en « hiver », Daniel recueille l'eau de pluie et l' « été », grâce à un tuyau et un moteur, il prend l'eau chez son voisin et la met dans son puits. Le « patron » est un négociant qui a hérité de sa ferme mais ne l'utilise pas. Il a de nombreuses *compañías.* L'association avec Daniel respecte les conditions générales de la *compañía* : son « patron » paie le plastique des serres, les plants, les engrais et les produits chimiques. Daniel, en tant que *sembrador,* se charge de la structure de l'*invernadero* ainsi que du travail agricole proprement dit. Ils partagent les bénéfices de la récolte en deux. Pour trouver une solution au manque d'eau sur sa propriété, Daniel a donc utilisé le système de coopération de la *compañía.* Aux multiples accords matériels prévus généralement dans cet accord, il y a ajouté la question du « don d'eau » ou plutôt « vente » d'eau.

Le second cas d'accord que j'ai rencontré durant les courts séjours que j'ai pu effectuer dans la *vereda* de Susa, est celui d'Adriana avec sa famille paternelle. Comme nous l'avons précisé précédemment, Adriana vit avec son conjoint et ses deux enfants dans la ferme que ses beaux-parents leur ont cédée. Ils cultivent une parcelle sur leurs propres terres, une autre dans la ferme des beaux-parents, et deux chez les parents d'Adriana. Tous ces terrains sont proches les uns des autres, et en fonction des tâches productives à effectuer, ses parents ou beaux-parents « viennent, ils nous aident un jour et le jour suivant on va les aider ». « Ca s'appelle cultiver en « *abrazados* » », explique Adriana. La culture en « *abrazados* » ou « *brazada* » consiste comme nous l'avons indiqué plus haut en un échange de main d'oeuvre. Par ailleurs, l'accès à l'eau varie considérablement en fonction des parcelles. Sur leurs terres, Adriana et son compagnon n'ont presque pas d'eau et ne peuvent planter que l' « hiver »; les terres de ces beaux-parents sont approvisionnées en eau par une citerne (*tanque*), tandis que pour cultiver les deux parcelles des parents d'Adriana, ils récupèrent l'eau d'un petit ruisseau qui traverse la propriété. « Il n'y a pas beaucoup d'eau, mais au moins avec les voisins on partage », remarque Adriana. Les uns arrosent un jour, le lendemain ce sont les autres voisins, « et si on voit qu'ils irriguent on ne va pas aller leur enlever l'eau, car ce serait une provocation, non? ». De fait, et après vérification, ces voisins dont parle Adriana sont tous membres de sa famille proche ou élargie: il s'agit de son père, de son oncle paternel, et d'un cousin éloigné. Et, comme elle l'explique: « comme ici c'est la famille, on ne va pas se disputer pour l'eau ». Or, Adriana cultive « *mano vuelta* » avec une bonne partie de cette famille.

Les accords que Daniel et Adriana ont pu mettre en place quant à la gestion de l'eau et de l'irrigation sur les parcelles qu'ils cultivent font intervenir des voisins et/ou la famille. Mais nous voudrions ici insister sur le fait qu'ils mettent également en jeu les systèmes de production de

chacun, qu'ils soient envisagés comme des solutions *a posteriori* au manque d'eau chronique ou bien comme un arrangement à une situation déjà là. Daniel a en effet cherché à travers un système de production donné – la *compañía* -, à trouver de l'eau pour ses terres en « été », tandis qu'Adriana et sa famille « s'arrangent » entre eux, arrangement rendu d'autant plus facile que leur fonctionnement productif met en jeu les mêmes réseaux.

Conclusion

La crise de l'eau est un thème urgent et actuel (Soares,Vázquez, Serano et de la Rosa, 2006), en particulier dans la *vereda* de Susa. Les accords autour de l'eau semblent mettre en jeu les systèmes de production, comme la « *mano vuelta* » et la « *compañía* ». La « *mano vuelta* » ainsi que l'indiquent Jaime Forero *et al*. est de moins en moins fréquente tandis que l'expansion de la culture de tomate en *invernadero* s'accompagne le plus souvent d'une association productive ou *compañía*. La *compañía* était déjà pratiquée pour les cultures à l'air libre, mais l'exemple de Daniel montre que, dans le cas des serres, cet accord peut évoluer: l'accès à l'eau, non prévu dans les termes classiques du contrat, peut devenir central et même remplacer la terre dans les éléments fournis par le « *patrón* ». Nous nous demanderons ainsi si l'expansion des *invernaderos* à Fómeque et la pression très importante sur le régime hydrique qu'elle implique ne pourrait pas, dans un futur proche entraîner une forme de marchandisation de l'eau.

Luz Elba Torres Guevara (2002) a montré que si l'agriculture familiale pratiquée à Fómeque est de plus en plus intégrée au marché capitaliste national, certaines denrées, notamment celles destinées à la consommation personnelle (*autoconsumo*) comme le lait, le fromage, la *sagú* ou encore le mais, rentrent dans un large réseau de don/contre don (Mauss, 2007 [1924-1925]) entre voisins et membres de la famille élargie. Ce réseau d'échanges réciproques tend à souder la communauté et ne répond pas à une pure logique économique puisque certains donnent parfois plus qu'ils ne reçoivent. La gestion par voisinage de l'eau d'irrigation à Fómeque peut être hautement conflictuelle, ainsi que nous l'avons vu dans cet article. Pourtant, certains accords, notamment ceux qui mettent en jeu la « *mano vuelta* », font montre d'une logique de don/contre don, hors des circuits économiques, de la même manière que les denrées comme le lait et le fromage. Avec l'introduction de l'eau dans les accords de *compañía* assiste-on au passage d'un d'échange de l'eau entre voisins à un rapport marchand et monétaire dans une relation entrepreneuriale ?

Dans une recherche menée au Mexique sur la gestion de l'eau, Javier Rámirez Juaréz, Valentina Campos Cabral et Perla Violeta Campos Cabral (2006) remarquent deux tendances : selon la première, l'eau ne serait pas seulement une ressource physique mais avant tout un bien commun susceptible d'être géré de façon coopérative. L'autre courant de pensée se représente l'eau comme une ressource économique privatisable. Les auteurs constatent que différentes institutions nationales et internationales, comme la Banque Mondiale, tentent d'imposer cette dernière vision arguant que c'est l'unique moyen de protéger l'environnement. En effet, dans le prix donné à l'eau, l'on peut prendre en compte les coût environnementaux (Soares,Vázquez, Serano et de la Rosa, 2006). Cependant, cette dernière solution est génératrice de nombreux conflits sociaux.

A Fómeque, les paysans hésitent entre gestion coopérative et privatisation de l'eau. En effet, Alvaro Gutiérrez-Malaxechabarría a constaté une forme d'organisation entre voisins à Susa où l'eau serait comprise comme un « bien public qui appartient à tous » ou encore « le sang de la terre » (Rámirez Juaréz, Campos Cabral et Campos Cabral, 2006). Cette organisation aura-t-elle le pas sur la marchandisation de l'eau qui semble aujourd'hui hégémonique ?

Bibliographie

ANGÉLIAUME-DESCAMPS Alexandra et GUTIÉRREZ MALAXECHEBARRÍA Alvaro Martín, « Modèles d'irrigation dans les petits systèmes maraîchers des Andes vénézuéliennes et colombiennes » in ANGÉLIAUME-DESCAMPS Alexandra, CORRALES Elcy, RAMIREZ Javier, TULET Jean-Christian (dir.), *La petite agriculture familiale de montagne tropicale à l'aube du XXI^e^ siècle : Colombie, Mexique, Venezuela*, L'Harmattan, à paraître.

ANGÉLIAUME-DESCAMPS Alexandra et OBALLOS Jajaira, 2009, « Le maraîchage intensif irrigué dans les hautes vallées andines vénézuéliennes : quelle remise en question ? » *in Les cahiers d'Outre-Mer*, n°247, pp. 439-468.

AUBRON Claire, 2005, « Individus et collectifs dans l'appropriation des ressources : le cas d'une communauté andine », *in Autrepart*, n° 34, vol. 2, p. 65-83.

CÁRDENAS TÁMARA Felipe, 1994, « La familia campesina en las provincias del Norte y Gutiérrez en el departamento de Boyacá (Análisis Estructural a partir de cuadros genealógicos) », in *III Congreso : la investigación en la Universidad Javeriana*, Bogotá : Pontificia Universidad Javeriana, pp.

CUNIN Élisabeth, 2004, *Métissage et multiculturalisme en Colombie (Carthagène) : le noir entre apparences et appartenances*, Paris : L'Harmattan.

FORERO Jaime, 2009, « Typologies des formes d'agricultures dans les hautes terres andines colombiennes » *in Les cahiers d'Outre-Mer*, n°247, p. 419-437.

FORERO Jaime *et al*. 2002, *Sistemas de producción en la región andina colombiana. Análisis de su viabilidad económica, ambiental y cultural*, Bogotá : Pontificia Universidad Javeriana/Colciencias. Nb de pages

GOUËSET Vincent, 1998, *Bogotá: nacimiento de una metrópoli. La originalidad del proceso de concentración urbana en Colombia en el siglo XX*, Bogotá : Tercer Mundo Editores.

GUTIÉRREZ de PINEDA Virginia, 1975, *Familia y cultura en Colombia*, Bogotá : Instituto Colombiano de Cultura. Nb de pages

GUTIÉRREZ MALAXECHEBARRÍA Alvaro Martín, PRIME Simon et REVILLION Christophe, « Irrigated Family Farming Panorama in the Latin-American Highlands » *in Cuadernos de desarrollo rural* (à paraître).

GUTIÉRREZ MALAXECHEBARRÍA Alvaro Martín, 2011, « Un agricultor en Fómeque, otro en el Armañac : grandes diferencias con muchos puntos en común », communication présentée au *VII Seminario Internacional de Desarrollo Rural*, Bogotá.

MAUSS Marcel, 2007 [1924-1925], *Essai sur le don : formes et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris : Presses Universitaires de France. Nbre de pages

RAMÍREZ JUÁREZ Javier, CAMPOS CABRAL Valentina y CAMPOS CABRAL Perla Violeta, 2006, « Territorialidad y conflicto por el agua en Axocopan, Atlixco, Puebla » *in* SOARES Denise, VÁZQUEZ Verónica, SERRANO Ángel et De la ROSA Aurelia (dir.), *Gestión y cultura del agua*,

Tome I, México : Instituto Mexicano de Tecnología del Agua/Colegio de Postgraduados de Ciencias Agrícolas, pp. 169-192.

SOARES Denise, VÁZQUEZ Verónica, SERRANO Ángel et De la ROSA Aurelia, 2006, « Introducción » *in* SOARES Denise, VÁZQUEZ Verónica, SERRANO Ángel et De la ROSA Aurelia (dir.), *Gestión y cultura del agua*, Tome I, México : Instituto Mexicano de Tecnología del Agua/Colegio de Postgraduados de Ciencias Agrícolas, pp. 9-22.

TORRES GUEVARA Luz Elba, 2002, « Autoconsumo y reciprocidad entre los campesinos andinos : caso Fómeque » *in Cuadernos de Desarrollo Rural*, n°48, pp. 79-98.

TULET Jean-Christian, 2009, « Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical » *in Les cahiers d'Outre-Mer*, n°247, pp. 275-283.

WANTER Lucy, 1992, « Entre el maltrato y el repudio : dilema de las mujeres del altiplano Cundiboyacense de Colombia » in DEFFOSEZ Anne-Claire, FASSIN Didier et VIVEROS Mara, *Mujeres de los Andes : condiciones de vida y de salud*, Bogotá : IFEA-Universidad Externado de Colombia, pp.